

Suzanne Gordon : Prisoners of men's dreams

Bibiane Béland

Volume 5, Number 1, 1992

Des femmes de la francophonie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057691ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057691ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Béland, B. (1992). Review of [Suzanne Gordon : Prisoners of men's dreams]. *Recherches féministes*, 5(1), 207–211. <https://doi.org/10.7202/057691ar>

création de néologismes fondés sur l'étymologie (« genré » pour traduire « gendered », « gynocentrique » pour « woman-centered »), contribueront à faire évoluer la langue. Posent problème à leur façon le rythme, si essentiel dans l'écriture des femmes, et les marques insistantes du féminin. Quel plaisir alors de voir prendre forme peu à peu la traduction (magnifique) d'un passage en apparence intraduisible de Nicole Brossard :

Fricatelle ruisselle essentielle aime-t-elle le long de son corps la morsure, le bruit des vagues, aime-t-elle l'état du monde dans la flambée des chairs pendant que les secondes s'écoulent cyprine, lutines, marines (p. 143).

Does she frictional she fluvial she essential does she all along her body love the bite, the sound waves, does she love the state of the world in the blaze of flesh to flesh as seconds flow by silken salty cyprin (p. 147).

Toutefois, le langage demeure piégé : impossible, par exemple, de traduire « She wanted to be someone » par « elle voulait être quelqu'une » (p. 42). Bref, entre les intentions de l'auteure, le public auquel on s'adresse, le type de publication (un communiqué de presse laisse moins de jeu qu'une théorie-fiction féministe), la traductrice se livrera à de savants jeux d'équilibre, dansera sur la corde raide, « entre oser et doser » (p. 47).

Dans cette perspective, la traduction est une cocréation, une collaboration à part égale entre deux femmes (Susanne de Lotbinière-Harwood croit que les livres féministes devraient toujours être traduits par des femmes – point de vue extrême, mais qui se défend dans la mesure où bien des hommes pratiquent le gommage déjà mentionné). C'est aussi une performance, une mise en scène, un *acting-out* de la différence : « il n'y a pas de corps plus actif, plus agissant, dans la pratique langagière, qu'un corps traduisant, [à] la fois corps lisant, corps écoutant et corps ré-écrivain » (p. 48). Susanne de Lotbinière-Harwood joue ici des frontières mouvantes entre les langues et les genres, en agente double de la signification, en espionne dans la maison des mots. Elle allie avec bonheur le témoignage personnel, l'étude de cas concrets, et la réflexion théorique. *Re-belle et infidèle* fera date dans les annales de la réflexion féministe sur la langue.

Lori Saint-Martin
Département d'études littéraires
Université du Québec à Montréal

Suzanne Gordon : *Prisoners of men's dreams*. Toronto, Little, Brown and Company, 1991, 324 p.

Lorsque Suzanne Gordon parle de rêve dans son ouvrage *Prisoners of men's dreams*, c'est d'abord au rêve américain qu'elle fait référence : l'espoir d'une mobilité sociale fondée sur les aptitudes individuelles, la volonté de réussir et les efforts exigés pour atteindre les sommets. Sous l'effet du féminisme de l'égalité, les femmes ont peu à peu investi les sphères du travail salarié et accepté les règles qui y ont cours ; ce faisant, elles ont en quelque sorte mis de côté leur idéal de transformation sociale, développé à partir de l'entraide, pour s'intégrer au marché du travail. C'est, de manière très générale, la thèse de départ de l'auteure

qui utilise le terme *care*¹ et ses dérivés, pour décrire le souci réel de répondre aux besoins fondamentaux des personnes au sein de leur communauté.

Elle souligne ensuite comment tous et toutes, hommes et femmes, ont vendu leur âme au travail, allant même jusqu'à cumuler deux emplois, sinon trois, pour rencontrer les exigences de la vie matérielle, quand ce ne sont pas les excès de la société de consommation. Dans certains cas, la période de vacances en prend un coup en étant écourtée, parfois carrément reportée aux calendes grecques, de façon à rencontrer, cette fois, les critères d'excellence ou les aléas de la compétition qui sévit en milieu de travail au plus grand bénéfice des entreprises. La fidélité à l'entreprise et la lutte pour la promotion personnelle semblent avoir largement outrepassé la volonté et l'aptitude à tenir compte de ses propres limites et de celles des autres. Ce système de valeurs imprègne très tôt la manière qu'ont les pères et les mères d'éduquer les enfants, ce qui conduit à la perpétuation d'un tel système. La société américaine est à ce point obsédée par le travail que les enfants sont privés d'une enfance empreinte de gratuité et de la diversité de l'activité ludique essentielle au développement : jouer est devenu le travail des enfants dont on cherche à augmenter la productivité en mettant en place des dispositifs pour leur faire apprendre tout plus tôt, plus vite.

Pour l'auteure, il apparaît clairement qu'il ne suffit pas que les femmes se taillent une place dans l'échelle socioprofessionnelle pour qu'immédiatement, leur succès retentisse sur l'ensemble des femmes et mette un terme à toutes les luttes ; la transformation du monde du travail, aussi bien que celle de la société, ne peut s'effectuer sans un engagement ferme et des actions tentées — autant dans les institutions politiques que dans les différents milieux de travail — par les femmes qui ont réussi à s'y frayer un chemin. Selon elle, aucune personne n'est assez forte pour transformer, seule, une entreprise. De plus, il ne semble pas que ce soit l'idée de changement social qui guide la formation professionnelle mais bien son contraire, l'adaptation. Enfin, il est également clair pour l'auteure que dans de très nombreux cas, les femmes n'ont pas acquis un statut professionnel élevé par le seul effet de leurs compétences et de leur potentiel, mais sous la pression des militantes dont le but était de faire bouger les structures de la société. Une fois en poste, elles ont donc le devoir de répondre, un tant soit peu, à ces attentes. La résurgence simultanée de l'idéologie du succès et de l'intégration des femmes à la société de marché a fait beaucoup de tort à l'un des principes centraux du féminisme de la transformation : « le personnel est politique ». Même si les femmes ont dû porter un regard critique sur leur vie intime pour sortir du joug patriarcal, l'action politique ne s'arrête pas là.

En ce qui concerne la notion de « progrès » en Amérique, loin d'être tournée vers la satisfaction des besoins des personnes à partir des ressources collectives disponibles localement (par exemple, les services de santé), cette idéologie vise plutôt l'élimination de ces besoins que leur satisfaction ; sur le plan pratique en reprenant l'exemple précédent, ceci revient à engager des ressources substantielles dans la quête de « cures miracles ».

1. Le terme *care* n'a pas d'équivalent français. Cependant, dans *Un savoir à notre image ?*, ouvrage collectif sous la direction de Roberta Mura (1991), Lucille Roy Bureau propose « morale de la sollicitude ».

L'idée que le but de la prise en charge (*caring*) soit d'aider l'autre à se développer, à acquérir du pouvoir dans sa propre existence, ou à changer le contexte social dans lequel on vit, a été totalement supplantée par des visées terre à terre axées sur la compétition. Les conditions de travail dans les secteurs d'emploi traditionnellement féminins qui font appel à des qualités du cœur (par exemple dans les domaines des soins infirmiers, de l'enseignement élémentaire, du secrétariat, des soins à l'enfance et du travail social), participent de la dévalorisation de ce système de valeurs, axé sur l'empathie et la compassion. Aussi, rapporte Suzanne Gordon, qui s'en réfère à l'économiste Richard Parker (1972), la croyance que nous faisons partie d'un tout social homogène, d'un magma sans « classes », où l'harmonie, plutôt que le conflit, domine la vie en société, est centrale dans le contexte américain.

En continuité avec son analyse de la situation, Gordon propose ensuite des mesures concrètes visant la modification de l'état actuel des choses en vue de revenir au projet de transformation sociale délaissé en cours de route par le mouvement féministe. D'abord, elle soutient que les hommes ont besoin de notre aide autant que nous avons besoin de la leur. Si nous voulons qu'ils deviennent plus attentionnés de manière générale afin de le devenir, de manière plus spécifique, dans leur rapport aux femmes, nous devons continuer de les mettre au défi en prenant soin d'eux. En s'occupant des hommes, les femmes semblent avoir peur de retomber dans l'impasse de la compassion. Mais il est possible, selon l'auteure, de bien traiter les gens sans se sacrifier, d'exiger au travail ce que l'on peut offrir à la maison, et surtout d'éduquer les enfants à ce type de valeurs en étant empathiques à leur égard. Le projet féministe visait d'ailleurs à développer chez l'enfant ses côtés masculins et féminins : les filles ont développé leur côté masculin, mais chez les garçons le projet est tombé. Selon Gordon, il est maintenant temps d'y revenir par une revalorisation de l'aptitude à prendre soin des autres, élément indispensable à la qualité de la vie humaine.

Cette revalorisation doit se manifester autant dans l'organisation de la vie matérielle que dans les choix politiques et les décisions d'envergure. Nous devons tenter, par les moyens politiques, culturels et communautaires disponibles, de créer un futur féminin plus humain, un futur où travailler et prendre soin de soi ne seraient pas antonymes. Comme personnes et comme groupes, nous devons commencer à nous battre pour une restructuration de nos valeurs corporatistes. Les exigences du travail salarié et la quête d'une vie de qualité doivent s'interpénétrer. Comme première mesure concrète, la norme de quarante heures de travail hebdomadaire doit être respectée de façon à laisser le temps nécessaire à une vie pleine et riche. Des vacances payées garanties d'une durée minimale d'un mois devraient également faire partie du scénario. Un congé parental pouvant aller jusqu'à six mois devrait permettre d'accueillir un nouvel enfant ou de prendre soin de proches qui en ont besoin. Des services de garde devraient être aménagés pour les parents qui travaillent autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison. L'allocation de fonds supplémentaires dans le domaine de l'éducation devrait également contribuer à revaloriser la dimension communautaire de la prise en charge des personnes les plus démunies. L'universalité des soins de santé est une autre mesure que la société américaine devrait pouvoir se payer après avoir récupéré quantité de fonds anciennement

affectés à la défense et à la « guerre froide ». De plus, les parents n'ont pas besoin de programmes d'aide qui les poussent à travailler plus fort et plus longtemps ; ils ont besoin de récupérer du temps pour s'occuper eux-mêmes de leurs enfants, surtout quand ceux-ci sont malades ou en congé. En conclusion, l'auteure maintient que nous devons prendre tous les moyens pour changer le monde dans lequel nous vivons. L'inaction et l'adaptation aux conditions actuelles représentent les plus grands dangers.

Dans l'ensemble, l'ouvrage est de lecture facile et intéressante bien que l'auteure reprenne, tout au cours de l'essai, certaines idées déjà énoncées dans les vingt premières pages : il faut revenir à un modèle de société imprégné d'une plus grande chaleur humaine, traditionnellement associée à des univers féminins mais indispensable à la croissance personnelle. Cette valeur fondamentale, qui faisait initialement partie du projet féministe de transformation de la société, a été noyée en cours de route dans la marée capitaliste. Une seule ombre au tableau : dans sa démonstration, Gordon accentue le phénomène de ressac auquel on assiste à l'heure actuelle et qui consiste à faire porter par les féministes l'odieux de tous les maux du monde. Si Gordon questionne le système de valeurs qui domine le monde du travail, elle questionne très peu le modèle de la *superwoman* qui doit tout réussir, y compris sa vie de famille et sa vie amoureuse, en fonction d'un prototype établi de longue date sur les préceptes mêmes qui ont servi à fonder les structures du travail, préceptes masquant toutes formes d'inégalité sociale (sexe, race et classe). Le vide auquel font face certaines des interlocutrices rencontrées par l'auteure au cours de sa recherche, et à qui elle recommande la persévérance, relève de nombreuses attentes déçues de la part de femmes étonnées de voir une réalité plus ou moins discordante par rapport à l'idéal romantique qu'on leur a laissé miroiter en échange de leur bonne volonté et de leur bonne foi. Il est encore aujourd'hui une idée très tenace pour asservir les femmes aux besoins des hommes, qui consiste à dire que les femmes doivent tout mettre en œuvre pour conserver des rapports harmonieux avec les hommes parce qu'elles ont besoin de partager leur intimité avec eux pour être totalement épanouies. Lorsqu'elle parle de changer le monde et d'améliorer la vie, Gordon oublie un détail : la vie n'est pas parfaite et elle est aussi très courte lorsque l'on fait le projet de changer autour de soi des êtres qui en sont encore à se demander ce que les femmes veulent vraiment. Le dialogue sur l'oreiller est une option, les discussions pour le partage des tâches en est une autre ; la tolérance et la patience ont certes toujours bon goût, surtout lorsqu'il s'agit d'en tirer un mieux-être. Mais si les hommes ont leur bout de chemin à faire sur le plan personnel et que les femmes doivent les attendre, il ne sert à rien de nier qu'à l'échelle des sociétés, les hommes ont une longueur et une largeur d'avance dans la capacité d'agir pour faire bouger les choses et défendre leurs intérêts. Ce seul fait dispense les femmes, féministes ou non, de mobiliser des ressources et des énergies pour se porter à leur secours.

Tout miser sur l'espoir que le conjoint va changer semble avoir été le pain quotidien de quantité de femmes violentées qui n'arrivaient pas à croire que leur rêve s'était transformé en cauchemar ; c'est ce que laissent entendre les témoignages troublants de femmes qui font d'importants efforts pour ramasser les débris de leur vie.

Si Gordon est critique face aux structures du travail de la société américaine, structures tournées vers le profit et dominant différentes catégories d'emplois, selon un système de valeurs reconnu comme relevant du monde des hommes, elle l'est très peu par rapport aux institutions traditionnelles de base qui participent de la même idéologie. Le modèle de la famille Stone est ici réifié à la différence près que Madame Stone est salariée et qu'elle a redoublé d'effort, pour sauver son union, pour que Monsieur Stone exprime enfin ses émotions.

Bibiane Béland
Département d'anthropologie
Université Laval

RÉFÉRENCES

MURA, Roberta (sous la direction de)
1991 *Un savoir à notre image ?* Montréal, Adage.

PARKER, Richard

1972 *The Myth of the Middle Class : Notes on Affluence and Equality*. New York, Liveright.

Elizabeth Meehan et Selma Sevenhuijsen (éd.) : *Equality Politics and Gender*. London, Sage Publications, 1991, 200 p.

Le volume recensé est le résultat d'un atelier tenu à l'occasion des travaux du *European Consortium of Political Research* en 1989 et intitulé « Equality Principles and Gender Politics : Theories, Programmes and Practices ». Il rassemble onze articles (incluant la présentation) ayant pour objectif commun de discuter la notion d'égalité, tant d'un point de vue théorique que dans ses implications empiriques. Les auteures et auteurs ayant participé à cet ouvrage sont pour la plupart connus pour leurs travaux en science politique, en sociologie et en études féministes. S'adressant d'abord à un public universitaire, cet ouvrage sera apprécié par celles et ceux qui privilégient tant l'étude des idées politiques que l'analyse des décisions publiques.

La problématique générale de l'ouvrage se résume dans l'interrogation suivante : l'atteinte de l'égalité entre les sexes implique-t-elle de traiter d'une façon identique ou différente les femmes et les hommes ? Une telle question a vite fait d'amener la discussion par delà la simple notion d'égalité, pour la considérer parallèlement avec celles d'équité, de justice, d'autonomie, de dépendance et d'indépendance. Quelques auteures et auteurs profitent également de l'occasion pour considérer l'égalité en tant qu'étalon de mesure, afin de mieux saisir les relations entre le féminisme et la famille d'une part et le féminisme et la classe sociale d'autre part. Dans l'ensemble, cette réflexion sur la notion d'égalité ne manque pas d'inspirer un regard critique sur la culture